

LES CORRESPONDANTS RUSSES DE JERNEJ KOPITAR (1780-1844)

ANTONIA BERNARD

« C'est un pays si calme, un pays où l'aisance est si tranquillement assurée à toutes les classes des citoyens qu'on ne pense pas beaucoup aux jouissances intellectuelles », écrivait Madame de Staël à propos de Vienne. La grande dame du romantisme français ne soupçonnait guère, parmi les grands personnages de la culture qui s'y mouvaient, la présence de quelques Slaves que rien ne distinguait des autres Autrichiens, qui n'avaient rien d'exotique, en tout cas rien qui fût susceptible d'attirer le regard. Pourtant, il s'agissait justement de l'époque où commençaient à germer les diverses idéologies nationales slaves étroitement liées à l'intérêt général pour les langues, pour les vieux manuscrits, pour l'histoire. Leurs initiateurs étaient des hommes tranquilles en habit et haut de forme, ou bien des prêtres en soutane. Ce qui fera éclater le vieil empire des Habsbourg commence à se mettre en place dans sa capitale, au nez et à la barbe de Metternich et de sa censure obnubilée uniquement par les révolutions et les révolutionnaires. Le panslavisme chez les Slaves de la Monarchie, dont le nom même sera interdit, commence avec les études linguistiques. Les liens avec les philologues russes, difficiles à établir de prime abord, vont se développer rapidement sous l'impulsion de Dobrovský à Prague et de Kopitar à Vienne.

En fait, Vienne est au début du XIX^e siècle le point de rencontre des différents peuples slaves et l'un des principaux points de jonction entre cultures allemande et slave à tous les niveaux. La Russie y a sa représentation officielle, et de grands aristocrates tels que les Zotov ou les Kurakin ont l'habitude de séjourner dans la capitale

des Habsbourg, cependant que l'écrivain Turgéniev aime à s'y arrêter lors de ses vagabondages européens. Les Polonais installés à Vienne sont nombreux et souvent haut placés, le comte Ossolinski occupe par exemple au tout début du siècle le poste de grand conservateur de la Bibliothèque impériale. Les aristocrates tchèques se sentent ici chez eux aussi bien qu'à Prague. P.P. Njegoš, le vladika du Monténégro, s'arrête à Vienne lorsqu'il se rend à Moscou. Mais ce qui est surtout capital pour l'avenir, c'est que les roturiers venus des quatre coins du pays, pour affaires ou pour études, sont de plus en plus nombreux ; certains d'entre eux s'installent, accumulent argent et savoir, accèdent de plus en plus souvent à des fonctions relativement élevées. La lingua franca qu'est l'allemand unit les uns et les autres, comme dans toute capitale impériale, mais les ethnies ont tendance à se regrouper, à former des communautés plus ou moins structurées. Celles-ci possèdent leurs lieux de rencontre, leurs associations, leurs journaux, leurs églises...

Avant la fondation de leur propre université en 1918, les Slovènes vont traditionnellement étudier à Vienne, leurs institutions d'accueil se sont formées déjà au XVIII^e siècle. À peu près tous les intellectuels slovènes du XIX^e siècle, issus en général du milieu paysan, ont passé leurs années d'études à Vienne. C'est naturellement le cas du slaviste Jernej Kopitar (1780-1844), considéré comme l'un des fondateurs, avec le Tchèque Dobrovský et le Russe Vostokov, de la slavistique moderne. Tel sera le cas de son disciple direct Miklošič et de bien d'autres. Peu connu et reconnu, même dans sa patrie, Kopitar est pourtant le principal instigateur des liens entre les philologues d'Autriche et d'Allemagne et ceux de la Russie.

Après avoir publié la première grammaire moderne de la langue slovène (1808, en allemand), il arrive à Vienne, officiellement pour entreprendre des études de droit, mais surtout avec l'idée, mûrie déjà à Ljubljana dans le cercle savant du baron Zoïs dont il fut le secrétaire particulier, d'être le *Muratori* slave, le lien entre les Slaves et les Germains. Afin de se consacrer à ce qu'il a déjà l'habitude d'appeler la « *res slavica* ¹ », il voudrait être attaché soit à une bibliothèque soit à une académie et affirme qu'il n'hésiterait pas à aller en Russie ². Grâce aux interventions de son protecteur de

-
1. Il ne faudrait surtout pas se méprendre sur ce terme latin, que Kopitar traduit parfois en allemand par « *slavisches Sache* ». Il ne s'agit nullement d'une quelconque « cause slave », mais bien de la « recherche slave », donc de la slavistique.
 2. France Kidrič. *Zoisiva korespondenca*, Ljubljana, SAZU, 1939, p. 111, lettre de Kopitar à Zoïs du 28/10/1809.

Ljubljana il trouve un emploi à la Bibliothèque impériale et devient également bientôt censeur général pour tous les ouvrages en langues slaves et en grec moderne. Il travaillera jusqu'à sa mort à la bibliothèque, devenant responsable de la riche collection des incunables et enfin premier conservateur de la bibliothèque à la fin de sa vie. Ses compétences sont rapidement reconnues et, dès 1815, il est envoyé par les autorités autrichiennes à Paris pour récupérer les ouvrages précieux enlevés par les armées napoléoniennes de la Bibliothèque impériale.

Peu à peu, il devient l'un des personnages incontournables de la vie intellectuelle slave à Vienne : on vient le voir de partout, lui demander conseil, surtout apprendre. Il collabore aux journaux les plus connus, prend entre 1813 et 1815 la responsabilité d'une rubrique dans le *Deutsches Museum* de Schlegel et dirige en 1828 et 1829 les *Jahrbücher der Literatur* (1818-1834), revue savante trimestrielle fort connue.

Son cercle de correspondants ne cesse de s'élargir jusqu'à atteindre presque 2000 personnes, ce qui l'oblige à tenir un « Briefjournal ». On compte parmi ses correspondants des personnages aussi prestigieux que Humboldt, Ranke, Hormayr, Silvestre de Sacy, Talvj... Sa correspondance savante, surtout celle qu'il échange avec ses amis Dobrovský, Vuk Karadžić, Vostokov, et d'autres représente non seulement un témoignage sur l'époque, mais fait en quelque sorte partie de son œuvre, c'est pourquoi elle fut publiée assez rapidement par Jagić, Nahtigal ou Vasmer. Très introduit dans les milieux des philologues allemands de l'époque, tels Jakob Grimm ou Wilhelm Humboldt, il est également membre de diverses académies et sociétés savantes, dont l'Académie russe dont il devient membre correspondant. Son œuvre proprement dite, qui comprend, outre la grammaire slovène, le Glagolita Clozianus, premier grand texte glagolitique, et d'autres publications érudites, comme le fameux évangélaire de Reims, est surtout celle d'un savant philologue, alors que ses articles, publiés pour la plupart dans les journaux viennois, abordent souvent la question des langues vivantes slaves, de leur origine, de leur parenté avec les autres langues, de leur standardisation et de leur avenir. Il peut être très polémique. Il est le père spirituel de Vuk Karadžić et de sa réforme linguistique du serbe et le propagateur énergique du folklore serbe. Il s'est formé au contact de Dobrovský dont il devient l'ami proche, au point qu'une œuvre comme les *Institutiones linguae slavicae veteris* peut être considérée comme un travail commun. C'est surtout un passeur entre les cultures, entre les lin-

guistes slaves et allemands, un pédagogue et un semeur d'idées. Nous le retrouvons sous ces divers aspects dans sa correspondance avec les Russes.

Comme on l'a vu, l'intérêt de Kopitar pour la Russie ne date pas du congrès de Vienne dont il a pu juste entrepercevoir les fastes, mais bien de Ljubljana, du temps où il était secrétaire du baron Zoïs, homme riche, savant et bibliophile, qui possédait dans sa collection maint ouvrage important, entre autres la grammaire de Smotryckij ou des textes glagolitiques originaux de Croatie ou de Bosnie. La Russie devait paraître bien lointaine et exotique malgré la parenté linguistique bien connue et souvent mise en avant dans les écrits de l'époque ; ainsi, au compatriote de Kopitar, Jurij Japelj, on avait demandé jadis d'envoyer un choix de termes carniolais qui devaient entrer dans le *Glossarium comparativum linguarum totius orbis* de Pallas³. Quant à Sigismund Herberstein (1486-1566), un autre illustre personnage du pays carniolais, sa description de la Moscovie était appréciée aussi bien à Ljubljana qu'à Vienne ou Paris. À Vienne, Kopitar peut étudier les nombreux ouvrages concernant la Russie à la Bibliothèque impériale et perfectionner son savoir de philologue. Il a hâte de consacrer tout son temps à la « res slavica ». Il profite de son séjour à Paris et à Londres pour étudier les « russica » des grandes bibliothèques et acheter autant de « slavica » que possible⁴.

C'est en tant que bibliothécaire qu'il va entrer en contact direct avec un de ces hauts personnages russes qui passent à Vienne : en 1811, le comte N.N. Novosilcev, membre de l'Académie, en visite en Autriche, vient voir la Bibliothèque impériale et Kopitar, en tant que « slavophilus », comme il le dit dans sa biographie, joua le rôle de cicerone. Le jeune slaviste fonde de grands espoirs sur ce contact direct : « Il a pris congé avec de grandes promesses. J'ai la permission de lui écrire directement à propos des livres russes, de mon côté je dois être son agent pour les commandes des choses slaves⁵. » Mais il ne semble pas que cette première rencontre ait vraiment répondu à ses espoirs.

3. Une fois à Vienne, Kopitar encouragera Vuk Karadžić à envoyer un additif serbe et bulgare à ce dictionnaire, ce qui permettra à Vostokov de connaître un peu cette dernière langue qui va devenir par la suite si importante pour les philologues slavisants.

4. Kidrič, *op. cit.*, p. 212, lettre du 6/12/1814.

5. A.A. Kočubinskij, *Admiral Šiškov i kancler graf Rumjancev. Načal'nye gody russkogo slavjanovedenija*, Odessa 1877, p. 229.

En 1813 l'amiral Šiškov, qui préside l'Académie russe, est en visite à Prague où il discute avec Dobrovský. Nous trouvons dans la correspondance avec Dobrovský des échos de ces rencontres pour le moins frustrantes pour les deux philologues : la position élevée du personnage leur semblait inversement proportionnelle à ses connaissances des faits linguistiques, tout comme de la situation de la langue russe de son temps, puisque l'amiral ne jurait que par la langue d'Église, la seule digne selon lui d'être écrite. Il ne semble pas être d'abord particulièrement intéressé par l'échange d'ouvrages proposé par Kopitar, mais finit par faire quelques envois, et il a droit à la gratitude du slaviste viennois. Kopitar aura recours à sa relation indirecte avec l'amiral surtout pour lui demander d'intervenir en faveur de ses amis, par exemple pour obtenir diverses bourses du gouvernement russe pour Vuk Karadžić. L'amiral, comme beaucoup de Russes de son époque, se méfie quelque peu de ces « Slaves allemands », catholiques de surcroît, et demande même à Vuk Karadžić dans quelle mesure Kopitar et les autres savants de Vienne sont capables de comprendre le russe et ce qu'ils pensent des travaux de l'Académie de Saint-Pétersbourg ⁶. À quoi le Serbe répond : « En ce qui concerne mon opinion sur la connaissance du russe de Kopitar et des travaux de l'Académie je peux vous dire que de façon *théorique* il comprend bien le russe et lit tous les travaux de l'Académie russe avec la plus grande joie, à commencer par les vôtres, mais il regrette qu'il y ait si peu de livres russes ici... Et ensuite il souhaite faire état dans quelque journal allemand de tous les livres russes qu'il a ici ⁷. »

Dans cette correspondance indirecte on peut mesurer à la fois les lacunes et le fossé qui séparent le slaviste viennois de la lointaine Russie et le désir de rapprochement et de connaissance mutuelle. Ce côté indirect des relations avec la Russie restera une constante : Kopitar, qui voyagea en Allemagne, en France, en Angleterre ou encore en Italie n'a jamais été en Russie et il ne la connaîtra du point de vue pratique que par Dobrovský, par Vuk Karadžić et par d'autres de ses amis qui y auront séjourné. Les échos qu'il en reçoit ne sont guère plus positifs que ceux que l'on connaît en France par le *Voyage en Russie* du marquis de Custine. C'est dire que la société russe avec son étrange hiérarchie ne l'attire guère et, tout au long de sa vie, il souligne sa haine du servage, d'autant plus compréhensible qu'il

6. *Ibid.*, III, p. 501, lettre du 18/10/ 1820.

7. *Ibid.*, III, p. 502, lettre de Vuk à Šiškov du 8/8/1821.

était lui-même fils de paysan. Mais il accueille toujours avec plaisir les savants russes de passage, à la Bibliothèque impériale et au café du Loup blanc, cette sorte de salon savant présidé par Kopitar qui devient le lieu de rencontre entre philologues, historiens, étudiants et simples curieux slaves et allemands.

Étant donné qu'il est fonctionnaire autrichien, ses relations avec des personnages officiels comme Novosilcev ou Šiškov s'expliquent aisément. Cependant, ces relations étaient conditionnées avant tout par son travail de slaviste. Et ce slaviste cherchait à nouer des contacts savants et amicaux avec ses pairs, avec de vrais homologues travaillant en Russie. C'est dans ce double aspect des relations avec la Russie qu'il faut chercher la source de l'ambiguïté qui entoure le personnage de Kopitar et qui le fait considérer parfois comme l'ennemi des Slaves et donc des Russes, réputation qui lui est faite surtout à Prague après qu'il eût déclaré les fameux Manuscrits tchèques faux dès leur « apparition ». Car l'époque est des plus cruciales et pour les relations entre les slavistes et pour celles entre la Russie et l'Autriche. N'oublions pas qu'à ce moment-là la Russie est le seul, mais combien puissant État slave (avec le Monténégro), alors que l'Autriche inclut la plupart des autres peuples slaves qui vont bientôt demander à s'émanciper. Du point de vue politique les deux états entrent en rivalité pour le partage des futures dépouilles de l'Empire turc. Les uniates sont un autre point de concurrence et Kopitar y jouera son rôle. Du point de vue philologique, il s'agit de l'époque de la recherche fébrile des anciens manuscrits, de la mise en lumière de texte primordiaux comme *L'Évangile* d'Ostromir, ou le *Dit de la troupe d'Igor*, des épopées tchèques, toutes choses qui dépassent le strict cadre savant et touchent la fibre nationale, inconnue pour Kopitar, encore tout à l'universalisme des Lumières.

On peut également établir des parallèles entre les deux pays au niveau de la slavistique : au « cercle Vienne-Prague » qui s'est formé autour de Dobrovský et de Kopitar et qui est particulièrement actif pendant la première partie du XIX^e siècle, et notamment entre 1810 et 1830, fait pendant le cercle de Rumjancev dont la période faste va de 1812 à 1826, date de la mort du comte. Ce groupe de savants russes s'est fixé la mission suivante : « Découvrir et étudier les monuments anciens de la langue, de la littérature et de la vie quotidienne (*byt*) du peuple russe ⁸. » Retrouver des manuscrits

8. *Perepiska A.X. Vostokova v povremennom porjadke* (publiée par I.I. Sreznevskij), Saint-Petersbourg, 1873. Introduction de I.I. Sreznevskij.

anciens, si possible ceux de Cyrille et Méthode, étudier le passé et le présent des langues slaves, publier des ouvrages savants, nouer des contacts, bref, faire avancer le savoir sur les Slaves, voilà ce que l'on faisait dans le « cercle Vienne-Prague ». Le plus curieux pour nous est le fait que ces deux sociétés savantes, car il s'agit bien de cela, « n'avaient ni statuts, ni sessions ou rencontres protocolaires ni encouragements de l'opinion publique. Ne demeurent que les fruits de leur travail que pourrait leur envier n'importe quelle société savante ou littéraire », comme l'écrit Sreznevskij à propos du cercle de Rumjancev ⁹. Ces deux centres du savoir, même éloignés géographiquement, ne pouvaient continuer à s'ignorer.

Et c'est justement la visite de Köppen, l'un des membres du cercle de Rumjancev qui sera le véritable déclic dans les relations « slavistiques » tant attendues entre Vienne et Moscou (et Saint-Petersbourg). Pëtr Ivanovič Köppen (1793-1864), fils de l'un des médecins allemands que Catherine II avait fait jadis venir en Russie, s'est consacré, après ses études de droit à l'université de Xar'kov, à diverses missions. Il commence par accomplir entre 1821 et 1823 un grand périple chez les peuples slaves en tant qu'accompagnateur de A.S. Berezin, riche aristocrate particulièrement intéressé par les rapports germano-slaves. Les deux hommes arrivent à Vienne en automne 1821 où ils rencontrent d'abord l'orientaliste Hammer, puis Kopitar et Vuk Karadžić. Kopitar fait venir Dobrovský spécialement de Prague pour cette occasion. Kopitar venait juste de terminer son imposante recension des *Institutiones* ; il y ajoute une postface (d'une douzaine de pages !) où il annonce l'arrivée des deux hommes et détaille les ouvrages et les nouvelles qu'ils ont apportés. Il y présente les travaux accomplis ou en projet de Vostokov et veut déjà donner aux lecteurs « un avant-goût de sa grammaire du vieux-slave ¹⁰ » que le savant russe est en train de préparer. Kopitar va faire connaître aux deux visiteurs russes Hormayr, Friedrich Schlegel, leur recommander Dobrovský, Kollar, Palacky, Hanka..., tout comme les savants slaves du Sud. Ils rencontreront Šafarik à Novi sad et Stratimirović et Mušicki à Fruška gora, etc. Il s'agit sans doute du premier « grand tour slave » qui va devenir durant les décennies suivantes presque une institution. Plus tard le père Evgenij écrira : « Ce voyage a représenté pour nous véritablement un moment crucial dans le développement de la sla-

9. *Ibid.*

10. *Jerneja Kopitarja spisov II. del*, (publié par Rajko Nahtigal), Ljubljana, 1944 et 1945, I, p. 227. *Jahrbücher der Literatur* de janvier 1822.

vistique chez nous [...] Il [Köppen] est devenu l'intermédiaire énergétique entre la jeune science russe et les forces savantes slaves en Autriche ¹¹. »

En tout état de cause, Köppen représente entre 1821 et 1827, date de son départ pour la Crimée, un intermédiaire primordial entre les deux principaux pôles des études slaves de la première moitié du XIX^e siècle. Il effectue plusieurs voyages entre Moscou, Prague et Vienne, apporte livres, journaux et nouvelles fraîches.

Voici comment Köppen décrit lui-même ses relations avec le cercle savant de Kopitar (il parle à la troisième personne) : « Particulièrement vivantes étaient ses relations avec Kopitar qu'il voyait souvent et il passait de nombreuses soirées dans son auberge préférée "Au loup blanc", sur l'Alter Fleischmarkt. Kopitar informa aussitôt son maître, le célèbre slaviste Dobrovský, de l'arrivée de Köppen et des livres russes et des copies paléographiques que celui-ci avait apportées et il l'invita à venir pour quelque temps à Vienne ¹². »

Les récits de ses rencontres et les liens nouveaux avec les milieux des savants slaves n'étaient pas l'unique acquis que Köppen rapporta de Vienne. Il s'y familiarisa également avec les publications importantes et se prit d'admiration pour les *Jahrbücher für Literatur*, où s'étaient des études historiques ou linguistiques concernant les langues les plus diverses entre lesquelles se dessinait peu à peu l'arbre généalogique indo-européen. (ou « indo-germanisch », comme disaient déjà de nombreux savants allemands). On comptait parmi les collaborateurs de cette revue un Ranke, un Hormayr, un Jakob Grimm ou un Friedrich Schlegel. Les langues slaves y occupaient une place importante, grâce notamment aux articles de fond et aux recensions d'ouvrages parus çà et là que Kopitar en tant que censeur connaissait fort bien. Köppen ne tarit pas d'éloges à propos de cette revue et fait tout pour mettre en place une publication similaire en Russie. C'est ainsi qu'il va créer les *Bibliografičeskie listy*, revue qui, durant sa brève existence (1824-1825), réussira à publier un grand nombre de travaux importants. Köppen, qui dirige la publication avec Vostokov, la considère comme le pendant russe des *Jahrbücher*. Il n'est donc pas étonnant de trouver parmi les collaborateurs de la revue russe, en plus des savants locaux qu'étaient Vostokov, Adelung, Kalajdovič ou Strojev, les mêmes noms que dans les *Jahrbücher* : Jakob Grimm,

11. F.P. Keppen, *Biografija P.I. Keppena*, Saint-Petersbourg. 1911, p. 81.

12. *Ibid.*, p. 59

Dobrovský, Kopitar, Kollar, Hanka, Vuk Karadžić, Šafarik et autres. Ces deux années représentent sans doute l'époque la plus fructueuse pour la collaboration entre les slavistes russes et occidentaux.

Ayant connu Vostokov grâce à ses écrits, et notamment son fameux *Rassuždenie o slavjanskom jazyke*, apportés par Köppen, Kopitar se hâte d'entrer en relations épistolaires avec lui. Entre les deux hommes se noue une amitié savante faite de respect mutuel et de confiance qui leur permet de chercher les réponses aux questions fondamentales que se posaient les philologues de l'époque, à savoir l'origine des premiers écrits en langue d'église, la primauté ou non de l'alphabet glagolitique, la valeur des textes découverts récemment et la possibilité d'en découvrir d'autres, etc. Kopitar sentit aussitôt qu'il avait affaire à un savant véritable et non à un simple amateur auquel sa fortune aurait permis de s'occuper de la science. Non seulement l'âge (Vostokov avait un an de moins que Kopitar), mais une vie en maint point semblable unissent les deux hommes : ils n'utilisent pas leur langue maternelle, allemand pour Vostokov et slovène pour Kopitar ; le hasard les fit slavistes et bibliothécaires dans les établissements prestigieux qu'étaient la Bibliothèque impériale de Vienne et la *Publičnaja biblioteka* de Moscou ; ils vivent tous les deux littéralement pour ces « métiers ». Kopitar peut donc écrire à Vostokov comme à un collègue de spécialité et de fonction : « *Fach-und Amts-Kollege*, i.e. *Bibliothekär und Philolog* », cependant que Vostokov emploie la formule « ami et collaborateur ». Les deux savants sont beaucoup plus proches que ne le seront par la suite leurs homologues, leurs relations ne sont pas encore entravées par le nationalisme ambiant ¹³.

Le slaviste viennois s'est souvent montré critique envers les Russes, doutant de leurs capacités à bien prendre soin des manuscrits anciens et à les comprendre correctement ; il cherchait aussi à en acquérir pour « sa » bibliothèque impériale viennoise. Cette rivalité est totalement absente de la correspondance des deux « bibliothécaires » : les deux hommes poursuivent le même but, qui n'est ni national, ni politique, ni religieux, ils sont mus par la seule recherche de la vérité. Kopitar, après sa querelle avec les Tchèques à propos des Faux manuscrits qui lui vaudra d'être appelé par

13. La slavistique russe deviendra par la suite tout naturellement proche des milieux slavophiles. Les savants slaves occidentaux, « occidentalistes » par nature, vont se trouver souvent en porte-à-faux avec leurs collègues russes. Vatroslav Jagić se plaindra souvent de ce malentendu fondamental.

Hanka « le Méphisto slave », « ennemi de tous les Slaves », se sent tout de même obligé de donner une brève explication à son ami russe : « Il est triste de voir que l'on use de tricherie par amour de la patrie. – Une fraude pieuse. *Non ego* ¹⁴ ! » Nous trouvons dans leur correspondance tous les grands thèmes qui émergeaient à l'époque : l'origine du vieux slave, l'énigme que représentaient les deux alphabets, l'origine et la datation des textes trouvés, les hypothèses concernant les liens entre les langues slaves, etc. C'est toujours la joie des découvertes nouvelles qui unit les deux savants. Ainsi Kopitar parle en ces termes de la découverte d'un important texte glagolitique : « On vient de trouver ici un codex glagolitique [...] qui a tout l'air d'être notre Ostromir. [...]. Vous devrez nous aider à éclaircir la source du glagolitique, qui paraît du vieux bulgare. » Il lui demande des textes russes cyrilliques concernant le même sujet et lui enjoint de les copier lui-même ¹⁵. Ce à quoi Vostokov répond d'abord par des félicitations : « Je vous félicite, très honoré collaborateur dans les recherches des antiquités slaves, pour votre découverte précieuse. C'est avec une vive curiosité que j'attends la parution de votre Ostromir glagolitique, qui, comme je l'espère, nous éclairera sur bien des choses concernant les antiquités slaves et complétera surtout nos renseignements à propos des lettres glagolitiques et de leur lien avec les cyrilliques. » Il ajoute quelques phrases d'un manuscrit cyrillique du XI^e siècle qu'il avait vu chez le père Evgenij, en ayant soin de garder les initiales glagolitiques. Et il tire la conclusion : « Par cette découverte est rejetée la supposition de Dobrovský selon laquelle les lettres glagolitiques avaient été inventées au XIII^e siècle. » Il précise que c'est le « professeur Kuharski, qui était passé chez vous à Vienne », qui a reconnu ces signes et attiré son attention ¹⁶. N'oublions pas qu'à la même époque Vostokov reçoit des lettres d'autres savants concernant la primauté du glagolitique, par exemple de Šafarik qui, à l'époque, ne peut y croire, mais se ralliera à la thèse de Kopitar vers la fin de sa vie. C'est toujours pour poursuivre l'étude des écrits glagolitiques que Kopitar demande à Vostokov une copie du Codex Suprasliensis, trouvé par M.S. Bobrovskij. Le slaviste viennois remercie son collègue russe en lui expliquant qu'il est de prime importance pour « notre discipline vieux-slave de comparer le Codex Suprasliensis avec mon exemplaire glagolitique, car il lui

14. *Perepiska Vostokova*, p. 282, lettre de Kopitar à Vostokov du 30/4/1830.

15. *Ibid.*, p. 283, lettre de Kopitar à Vostokov du 26/9/1830.

16. *Ibid.*, p. 284, lettre de Kopitar à Vostokov du 14/12/1830.

ressemble vraiment beaucoup ¹⁷ ». Le mois suivant Bobrovskij avertit Vostokov qu'il vient d'envoyer le texte à Vienne ¹⁸. Auparavant Kopitar avait déjà averti Vostokov de l'existence « d'une sorte d'Ostromir glagolitique » à la bibliothèque vaticane ¹⁹. D'innombrables exemples nous indiquent que les deux savants essaient de s'entraider et surtout de travailler sans tenir compte des préjugés politiques et religieux qui ont cours dans les deux pays et qui ne feront que se renforcer avec le temps. Kopitar, qui n'a jamais présenté la théorie pannonienne ²⁰, contrairement à son disciple Miklošič, que comme une hypothèse, sent qu'il peut continuer à poursuivre ses recherches avec un savant comme Vostokov. « Vous devriez vous unir avec Kalajdovič et Vostokov et étudier les choses activement et énergiquement », écrit-il à ce propos à Köppen ²¹. Tous les deux expriment un besoin impérieux d'échanges, le Russe déplorant que l'Académie russe soit « pauvre en matériaux » et Kopitar imputant certaines erreurs et lacunes des *Institutiones* au fait que lui et Dobrovský n'avaient pas eu accès aux textes russes.

On pourrait établir aujourd'hui un lien plus symbolique entre le Slovène Kopitar et le Russe Vostokov. En effet, c'est Vostokov qui réalisa la première publication des *Feuillets de Freising*, les premiers textes slovènes datant du début du XI^e siècle, trouvés en 1808 près de Munich. Ils paraîtront pour la première fois dans *Le recueil des textes en slave ancien publiés en dehors de la Russie*, tome I (textes recueillis en Allemagne) ²². Kopitar, à qui Dobrovský recommandait la publication munie de tout l'appareil savant tardait à terminer son travail. Köppen se rendit à Munich, recopia tant bien que mal le texte et emporta la copie en Russie. Vostokov prépara une étude critique adéquate qui accompagna cette première publication. Kopitar, qui ignorait évidemment la haute valeur symbolique qu'ac-

17. *Ibid.*, p. 293, lettre de Kopitar à Vostokov du 1/10/ 1831.

18. *Ibid.*, p. 296, lettre de Bobrovskij à Vostokov du 15/11/1831.

19. *Ibid.*, p. 289, lettre de Kopitar à Vostokov du 7/5/1835.

20. Rappelons que, selon la théorie pannonienne, Cyrille et Constantin auraient traduit les textes sacrés une fois arrivés en Moravie, déjà christianisée auparavant, ce qui expliquerait le vocabulaire liturgique vieux-slave d'origine latine.

21. *Briefwechsel zwischen Dobrowsky und Kopitar (1808-1828)* (publié par V. Jagić), *Istočniki dlja istorii slavjanskoj filologii I*, Berlin-Saint-Petersbourg 1885, p. 697, lettre de Kopitar à Köppen du 20/4/1826.

22. *Sobranie slovenskix pamjatnikov naxodjaščixsja vne Rossii, I : Pamjatniki sobran-nye v Germanii*, Saint-Petersbourg, 1827.

querraient ces textes par la suite ²³, félicitera son ami russe pour ce travail dont seul un érudit de sa stature était capable après la mort de Dobrovský. Rien ne permet de douter de la sincérité de cet hommage rendu au philologue russe.

Les deux savants profitent des voyageurs pour échanger des ouvrages, Kopitar se servant souvent de sa position officielle de censeur pour les envois groupés. Ils échangent surtout des informations sur les travaux en cours. Kopitar demande des précisions sur la *Kormczaia knjiga* dont il va publier une étude exhaustive dans les *Jahrbücher* ²⁴. Il s'intéresse aux dialectes petits-russiens ainsi qu'à la poésie populaire russe. Inutile de dire que les ouvrages publiés chez les Slaves du Sud prennent aussitôt le chemin de la Russie via Köppen et Vostokov. Celui-ci en parle autour de lui, les distribue parfois comme curiosités. C'est sans doute ainsi que la grammaire slovène d'Anton Murko est arrivée jusque dans la bibliothèque personnelle de Puškin.

Le sort de la slavistique russe ne laisse pas Kopitar indifférent, surtout lorsqu'il s'aperçoit que le club de Rumjancev sombre avec la mort du comte : « Ne trouvera-t-on pas un successeur à Rumjanzoff ? Quelque chose comme une Société pour la langue et l'histoire russes dans leur ensemble, comme celle de Pertz. Assurément les éditeurs et le public sont des mécènes naturels, immortels, comme en Angleterre, en France, etc. ²⁵ » Et lorsque Köppen, devenu suspect pour ses liens avec les décabristes, avec Küchelbecker en particulier, doit partir pour la Crimée où il devra s'occuper entre autres du développement du ver à soie, Kopitar ne peut cacher sa déception : « Je ne veux pas entendre parler de la Tauride. Vous devez demeurer au centre afin que nous ne restions pas complètement isolés ²⁶. » Il cherche à nouer des liens avec N.I. Greč tout en se plaignant à Köppen : « Comme tout serait différent si vous étiez toujours à Piter ²⁷ ! »

Plus tard il écrit à Kalajdovič : « C'est à Köppen que je dois tant de plaisir et d'instruction puisée dans les articles de vos journaux

23. Afin de comprendre la valeur symbolique actuelle des *Feuillets de Freising*, il suffit de préciser qu'ils furent lus le jour de la proclamation de l'indépendance de la Slovénie, le 25 juin 1991, devant le gouvernement rassemblé sur la grande place de Ljubljana.

24. *Perepiska Vostokova*, p. 281, lettre de Kopitar à Vostokov du 30/4/1830.

25. *Briefwechsel*, p. 697, lettre de Kopitar à Köppen du 20/4/1826.

26. *Ibid.*, p. 707, lettre de Kopitar à Köppen du 3/1/1827.

27. *Ibid.*, p. 708, lettre de Kopitar à Köppen le 4/5/1829. (*Piter* est le nom populaire de Saint-Pétersbourg.)

[...]. Ne serait-il pas possible, même après le départ de M. de Köppen, d'avoir de vos nouvelles et de vos nouveautés ? Pensons-y tous les deux ; car il faut que la communication de vous à nous autres devienne plus facile d'un jour à l'autre. Je pourrais vous être utile ici, à vous et à vos amis, pour l'achat des livres qui pourront vous manquer, et vous nous procureriez des raretés russes et slaves²⁸. »

L'amitié épistolaire entre les deux hommes fut interrompue seulement en 1844, la dernière lettre de Kopitar à son ami russe fut écrite à peine un mois avant la mort du slaviste viennois. Vostokov fut avec Dobrovský et Vuk l'un des rares correspondants à avoir reçu des confidences plus personnelles de cet homme secret et solitaire, totalement voué à sa science. Et c'est ainsi que le slaviste viennois, peu loquace quant à ses sentiments, confia au philologue russe sa solitude après la mort de Dobrovský : « Vous devez volens nolens remplacer pour moi Dobrovský [...]. Je suis seul²⁹. »

Les relations étroites établies entre les slavistes d'Autriche et ceux de Russie sont visibles également dans le domaine universitaire. Kopitar se bat pour ouvrir une chaire de slavistique à Vienne, vœu qui ne sera exaucé que quelques années après sa mort avec la chaire occupée par son disciple Miklošič. La Russie a pris les devants et, dès les années 1830, il est question d'enseigner « l'histoire de la littérature slave générale » (« Geschichte der gesammelten slawischen Literatur », selon Kopitar ou « obščeslavjanskaja literatura », selon Šafarik). Ainsi Köppen avait également servi d'intermédiaire lorsqu'il s'agissait de recruter des professeurs pour ces chaires nouvellement créées en Russie aux universités de Saint-Pétersbourg, de Moscou et de Xar'kov. On avait d'abord prévu Šafarik, Kopitar et Hanka, ce dernier fort en vogue pour sa « découverte » des fameux manuscrits tchèques. Kopitar déclina l'offre, il était en pourparlers pour une chaire au Vatican, on pensa à Čelakovski. Mais l'intéressé ne montra aucun empressement et les choses traînèrent en longueur. Pour la Russie, cet état slave si habitué à avoir des savants « allemands », Kopitar avait une autre idée, beaucoup plus saine, qui finira d'ailleurs par triompher en Russie : « Franchement, j'attends quelque chose de solide uniquement des autochtones, qu'ils soient formés chez eux ou par des voyages, ou

28. *Briefwechsel*, p. 710, lettre de Kopitar à Kalajdovič du 5/5/1828. La lettre est écrite en français.

29. *Perepiska Vostokova*, p. 348, lettre de Kopitar à Vostokov du 29/4/1841.

mieux les deux, comme vous », écrit-il à Köppen ³⁰. C'est ainsi que l'on va trouver à la tête des premières chaires O.M. Bodjanskij, P.I. Prejs, I.I. Sreznevskij et V.I. Grigorovič à Saint-Pétersbourg, à Moscou, à Kazan et à Xar'kov. Ils auront tous accompli « le grand tour slave ». L'itinéraire avait été fixé par Vostokov et Vienne avec Kopitar présentait le point capital de ce périple d'études. Sans être les correspondants de Kopitar, ces futurs slavistes le rencontreront et s'inspireront de ses travaux.

P.I. Prejs vint le premier, se débarrassa rapidement des préjugés acquis à Prague et travailla pendant des jours entiers avec Kopitar. Celui-ci était déjà malade et le jeune professeur ne pouvait discuter avec lui « autant que son âme l'eût désiré ³¹ ».

I.I. Sreznevskij rendra hommage de façon magistrale à l'œuvre de Kopitar lorsqu'il écrira : « Kopitar fait partie des philologues slaves les plus méritants [...] il découvrait à l'imagination des érudits quelque chose de nouveau digne d'intérêt et de recherche, il comprenait les besoins de la science ³². » Et pourtant, leurs relations avaient mal commencé. Lors de son premier « grand tour slave » I.I. Sreznevskij avait passé beaucoup de temps à Prague où il s'était lié d'amitié avec V. Hanka. Ce fait suffit à expliquer l'idée négative que lui inspirait le slaviste viennois lors de leurs premiers contacts : « J'ai été deux fois chez Kopitar. Je n'ai pas l'intention d'avoir affaire avec lui [...]. Il vaut mieux ne pas l'approcher, il peut vous mordre », écrit-il ³³. Il faut dire que Kopitar n'avait pas une meilleure opinion du jeune savant russe, surtout lorsque celui-ci, de retour de la région de Rezija, lui affirma avec son enthousiasme de jeunesse que ses habitants, c'est-à-dire les « Rezijani » en slovène, étaient des descendants des Russes, des « Russijani ³⁴ ».

O.M. Bodjanskij, qui deviendra professeur de l'histoire et des langues slaves à Moscou rencontra lui aussi Kopitar lors de son « grand tour slave » effectué entre 1837 et 1842. Sa thèse, intitulée « De l'époque d'origine des caractères slaves » et publiée en 1855,

30. *Briefwechsel*, p. 707, lettre de Kopitar à Köppen du 3/1/1827.

31. *Pis'ma P.I. Prejsa k M.S. Kutorge, I.I. Sreznevskomu, P.O. Šafariky i dr. (1836-1846)*. Saint-Pétersbourg, 1892, p. 47.

32. I.I. Sreznevski, *Bibliografičeskie zapiski*. Izvestija ORJAS, Saint-Pétersbourg, 1857, p. 464.

33. *Putevye pis'ma Izmaila Ivanoviča Sreznevskogo iz slavyanskix zemel', 1839-1842*, Saint-Pétersbourg, 1895, p. 187.

34. *Neue Briefe von Dobrowsky und Kopitar (1808-1828)* (publié par V. Jagić). *Istočniki po istorii slavyanskij fililogii II*, Berlin, 1897, p. LXX.

aborde l'un des sujets favoris de Kopitar, qui était également une pomme de discorde entre lui et les Russes. En défendant de toutes ses forces la primauté du cyrillique dans un ouvrage par ailleurs très documenté, Bodjanskij a recours à des arguments d'ordre religieux et slavophile et fait partie de ces savants qui prètent les mêmes tendances à Kopitar, faisant ainsi passer le débat du niveau scientifique au niveau purement nationaliste. Son disciple A.F. Gil'ferding, totalement plongé dans les milieux slavophiles, fait de Kopitar le grand ennemi de tous les Slaves. Selon Gil'ferding, le savant viennois aurait exercé une influence des plus néfastes sur la slavistique et ses travaux auraient été financés par la propagande romaine ³⁵. En ce qui concerne le problème de l'alphabet glagolitique, c'est V.I. Grigorovič qui prit la défense de Kopitar et adopta son idée sur la primauté de l'alphabet glagolitique.

Devenu après la mort de Dobrovský le personnage principal de la science slave, Kopitar reçut la visite de nombreux autres Russes, comme par exemple M.P. Pogodin qui vint le voir par deux fois. Bien que très jeune à l'époque, il manifestera toujours un grand respect pour le savant, sans doute influencé par son ami Vuk Karadžić. Lors des préparatifs de la publication de *L'Evangélaire de Reims* il lui consacra un article dans le *Moskvitjanin* ³⁶.

Dans l'Encyclopédie russe de Brockhaus et Efron, nous pouvons lire des phrases fort élogieuses sur le travail érudit de Kopitar, à qui l'on reproche cependant ses « sympathies jésuitico-catholiques » et sa « soumission dévouée au gouvernement autrichien » tout comme sa « haine de l'Église orthodoxe et de la Russie ». L'auteur de l'article ignorait probablement que Kopitar était le parrain des enfants – orthodoxes – de Vuk Karadžić, qu'il n'aimait rien tant que d'aller à l'église orthodoxe et qu'il était l'un des meilleurs connaisseurs de la culture russe ancienne. Et que l'un de ses plus proches correspondants était le Russe Vostokov. Mais on ne comprenait plus dans la seconde moitié du XIX^e siècle ces hommes des Lumières à qui les idées religieuses et nationales au sens étroit étaient totalement étrangères.

Dans leur *Histoire de la littérature slave*, Pypin et Spasovič désignent Bartholomée Kopitar comme un Khoroutane (nom par lequel les Chroniques de Nestor appellent les habitants de la

35. A.F. Guilferding, *Les Slaves Occidentaux*, Paris, 1858.

36. *Moskvitjanin*, 1841, n° 6, p. 496. Voir aussi : M.P. Pogodin : *Dorožnyj dnevnik. Pisma k M.P. Pogodinu s slavjanskix zemel' (1835-1861)*, Moscou, 1879.